naires; car on n'ignore point que c'est le parti de la cour qui, par ses violences et ses trahisons, a poussé la France dans la république. A propos des réformes de l'Assemblée constituante, il s'écrie avec enthousiasme :

« Quand j'examine tout ce qu'il a fallu de raison, de force, de lumière, d'intrépidité, de prudence, pour concevoir, suivre et exécuter tant et de si belles idées, oui, foutre! j'en conviens sans rougir, je suis comme un aveugle à qui l'art, ou quelque hasard heureux, rend l'usage des yeux, et qui jouit pour la première fois de l'aspect du soleil... Je ne puis apprécier chaque partie du tout, mais son ensemble me paraît admirable... J'idolâtre la constitution comme un amant sa maîtresse... Ce n'est pas à nos seuls représentants que nous avons des hommages à rendre. Le roi aime la constitution, foutre! il l'a acceptée de bonne foi; il l'a jurée, il la défendra. J'aime le roi de tout mon cœur... »

Et sur le bruit que Louis XVI était malade :

« La *Grande douleur* du père Duchesne au sujet de la maladie du roi, et sa *Grande colère* contre les aristocrates qui empoisonnent sa vie.

» Non, foutre! il n'est plus de plaisir pour moi; le vin me semble amer et le tabac répugne à ma bouche. Mon roi, mon bon roi est malade! Français, pleurez avec moi : notre père est alité; le restaurateur de la liberté française est retenu dans son lit. Oh! foutre! son cœur est toujours au milieu de son peuple, qu'il aime bougrement, et dont il est bougrement aimé... »

Cet enthousiasme royaliste tomba rapidement, et la feuille d'Hébert suivit le *crescendo* révolutionnaire, passant, avec le peuple, du soupçon à la haine, et de la haine à la fureur. Bientôt ce sera la gueule d'airain où se répercuteront, où hurleront, avec l'accent des chiens de Scylla, toutes les colères et les souffrances de la plèbe, les gémissements des existences broyées, l'ivresse des faubourgs à la nouvelle d'une victoire, les cris de fureur au bruit d'une trahison ou d'une défaite, et la *Marseillaise* des fédérés, et le *Ça ira* des sans-culottes, et le tocsin du 10 août, et la fusillade des Tuileries, et les sanglots des femmes aux portes des boulangers, toutes les plaintes, tous les enthousiasmes et toutes les frénésies. Œuvre étrange, trop souvent cynique et odieuse, mais à coup sûr originale et forte, dramatique comme la réalité et la passion, saisissante d'actualité comme les pamphlets de la Ligue, et dont nombre de pages semblent un écho de Rabelais et des satiriques de la rue, comme Villon et Régnier.

Ecoutez (dès 1790) la plainte de la mère Duchesne; c'est comme la ballade des misères de la femme du peuple, vouée aux privations et aux durs travaux. L'esprit de réforme ennoblit d'ailleurs cet accent, vulgaire à force de réalité :

« Ce n'est-il pas criant que les riches ne payent que 6 sols par bouteille pour le vin de Bourgogne, de Malaga et de Bordeaux, quand le pauvre monde en paye autant pour boire de la ripopée? Si on se trouve le dimanche aux fêtes et qu'on soit tenté de se faire une petite provision pour se réchauffer la conscience dans la semaine, ne voilà-t-il pas une foule de commis qui vous farfouillent partout; et s'ils mettent la main sur une topette, c'est pis que si c'était la sainte ampoule... Si j'entame le chapitre des abus, ce n'est pas fini. Ne vois-tu pas que dans notre chien de pays tout est pour les riches? Pendant qu'on nous fait porter les colliers de force, traîner la galère, tirer le diable par la queue, et qu'on ne nous regarde pas plus que des zéros en chiffres, ces gueux de parvenus, ces contrôleurs des finances, vous ont des hôtels d'une façade à perte de vue, des carrosses et des équipages, une vingtaine de chevaliers grimpants au moins aussi insolents que leurs maîtres, autant de femmes qu'ils entretiennent pour les autres; et je ne pouvons obtenir qu'on nous bâtisse une halle couverte, commode et à l'abri du froid. Pourquoi ne met-on pas les impôts sur les carrosses, sur la valetaille et sur un tas de fariboles qui font mal au cœur? Cela diminuerait d'autant le nombre des écraseurs et des écrasés.

» Et pis, pourquoi est-ce que les évêques et les abbés ont des quatre cents, des deux cents et des cent cinquante mille livres de revenus? Ce n'est-il pas pour avoir une table plus friande que celle du roi? C'est pour avoir de beaux carrosses, c'est pour jouer un jeu d'enfer, c'est pour entretenir les danseuses d'Opéra... A quoi que c'est bon, ces petits abbés farauds, à frisure à la *monte-au-ciel?* Et ceux des séminaires qui ont des cheveux plats qui frisent comme la rue Richelieu? Toutes ces frocailles se croient les premiers moutardiers du pape, pour avoir tout quitté pour ne rien faire et dire avec le nez quelques patenôtres qui ne font ni croître le blé ni diminuer le pain. Je n'avons pas étudié le latin; mais si je voulions dégoiser un peu, je dirions qu'il vaudrait mieux appliquer leurs feuilles de bénéfices à de belles et bonnes écoles de charité, où nos enfants puissiont aller, ne serait-ce que pour apprendre ce qu'on appelle un petit mot d'arithmétique ou autre chose qui puissiont leur servir au besoin, ou pour bâtir des hospices aux malades, aux estropiés et aux pauvres petits orphelins. »

Ecoutons les conseils que donne le père Duchesne au maire de Paris, relativement à la police de la capitale :

« Grand Bailly, qui savez si bien lire aux astres, comment n'apercevez-vous pas les abus qui se commettent dans une ville confiée à votre vigilance? Et tous vos commissaires de police, à quoi s'occupent-ils? Pourquoi ne cherchent-ils pas à déraciner le germe de tous les maux? Pourquoi ne travaillent-ils pas à poursuivre les fauteurs de toutes ces académies, ces tripots de jeu qui alarment tous les bons citoyens? On nous vante une révolution qui va ramener la décence des mœurs, et l'on tolère impunément tout ce qui peut les corrompre. J'ai bien peur, messieurs les gens d'esprit, que vous ne vous connaissiez guère en administration et en politique. Vous êtes des bougres qui nous faites de beaux discours, mais le cœur n'y touche, comme on dit; et quand on a bien claqué des mains, vous êtes tout transportés aux nues, sans vous embarrasser de ce qui se passe dans les rues de Paris, qui devraient principalement vous occuper.

» Quoi! vous ne direz mot, vous serez indifférents, pendant que la ville est inondée d'infâmes tripots qui sont de vrais coupe-gorge? La jeunesse, l'âge mûr, la vieillesse même, s'y ruinent journellement. Le fils y joue l'argent volé à son père, le mari la dot de sa femme, le marchand son magasin. Ne voilà-t-il pas la vraie cause des brigandages, des banqueroutes, des suicides, des assassinats? Comment! la municipalité est instruite de ces désordres, et elle se tait; elle semble, par son silence coupable, autoriser ces jeux perfides qui désolent les familles! Mille bombes! jusques à quand subsisteront-ils donc, ces tombeaux de la vertu, des mœurs, de la probité, du travail? Le beau coup d'œil qu'une capitale livrée à tous les excès, sous l'empire de la liberté! » etc.

Sans doute, ce n'est pas là le terrible père Duchesne de la Terreur; mais ces pages sont bonnes à rappeler, d'abord parce que personne ne les rappelle jamais; ensuite, parce qu'on peut les mettre en regard des réformes accomplies par la grande commune de 1793 : répression du jeu, de l'agiotage et de la prostitution, améliorations dans le service des hôpitaux, etc. V. COMMUNE DE PARIS.

Chaque numéro du *Père Duchesne* était précédé d'un sommaire hautement épicé qui en indiquait à peu près le contenu et qui était destiné à être crié par les rues. Nous transcrivons au hasard quelques-uns de ces morceaux fameux :

— A bas les cloches! ou grande découverte du père Duchesne pour avoir de la monnaie et des canons.

— La *Grande colère* du père Duchesne contre la création des mouchards par le nouveau régime.

— La *Grande colère* du père Duchesne de voir nos généraux s'amuser à la moutarde, au lieu de foutre à bas tous les trônes des tyrans. Ses *bons avis* au maréchal Luckner pour qu'il se foute enfin un grand coup de peigne avec les Autrichiens...

— La *France sauvée*, ou les bienfaits de la Révolution, et la *Grande joie* du père Duchesne sur l'émission des petits assignats.

— Le *Père Duchesne à la toilette de la reine*, ou détail des vérités qu'il lui a apprises, et les bons conseils qu'il lui a donnés.

— Les *Bons avis* du père Duchesne à la femme du roi, et sa *Grande colère* contre les jean-foutre qui lui conseillent de partir et d'enlever le Dauphin.

— La *Grande joie* du père Duchesne à l'occasion de la nomination de M. Mirabeau au commandement du bataillon de la section Grange-Batelière; sa grande ribote avec lui, et l'accolade de l'abbé Maury.

— La *Grande colère* du père Duchesne contre le ci-devant comte de Mirabeau, qui a foutu au nez de l'Assemblée nationale une motion contraire aux intérêts du peuple.

— *Grande joie* du père Duchesne sur ce que le roi a envoyé faire foutre le grand aumônier, le pape et tous les calotins. Sa *Grande colère* contre les sonneurs, carillonneurs et marguilliers aristocrates, et sa *motion* bougrement patriotique de fondre la cloche d'argent du palais, qui a donné le signal du massacre de la Saint-Barthélemy...

— *Grand tapage* du père Duchesne à l'Assemblée nationale. Sa *Grande colère* contre les députés qui se font graisser la patte par la liste civile et qui vendent le peuple à la folle enchère...

— La diminution du pain et des subsistances réclamée par le père Duchesne à la nouvelle législature; sa *Grande colère* et sa dénonciation contre les ci-devant financiers, fermiers généraux et autres marchands de chair humaine qui accaparent les denrées et ont formé le complot de réduire Paris à la famine pendant l'hiver.

— *Grande colère* du père Duchesne de voir les sans-culottes s'amuser à la moutarde au lieu d'aller foutre la danse aux prêtres et aux brigands qui ravagent le département de la Vendée. Ses *bons avis* aux lurons du faubourg Saint-Antoine pour qu'ils s'arment de fouets de poste et de gourdins pour faire rentrer dans leurs caves ceux qui veulent faire la contre-révolution à Paris.

— La *Grande douleur* du père Duchesne au sujet de Marat, assassiné à coups de couteau par une garce du Calvados... Ses *bons avis* aux braves sans-culottes, pour qu'ils se tiennent sans cesse sur leurs gardes, attendu qu'il y a dans Paris plusieurs milliers de tondus de la Vendée qui ont la patte graissée pour égorger tous les bons citoyens.

— La *Grande colère* du père Duchesne au sujet de toutes les trahisons de Louis XVI et des coups de chien qu'il médite contre la nation. Sa *Grande dénonciation* à l'Assemblée nationale contre le roi parjure, et les *bons avis* qu'il donne aux députés de ne pas se laisser graisser la patte, et, au lieu de faire de la bouillie pour les chats, comme à la révision, de prononcer la déchéance contre le roi de Coblentz, etc., etc.

Nous n'avons besoin de faire aucune observation sur la grossièreté systématique de ce style; rappelons seulement qu'il était consacré, non-seulement pour le personnage fictif mis en scène, mais encore dans une foule d'autres publications et spécialement dans beaucoup de feuilles royalistes, le *Journal des Halles* et autres. C'était une manière léguée par l'ancien régime à la Révolution, et le père Duchesne n'est, après tout, qu'un fils de Vadé. Ce qu'on est en droit de reprocher à Hébert, c'est d'en avoir aggravé la violence et le cynisme, précisément au moment où les mœurs prenaient plus de décence et de gravité avec la République. Bientôt, en effet, la feuille ultra-révolutionnaire se fit l'écho de toutes les colères et de toutes les frénésies, et mêla à sa polémique d'effroyables facéties sur la guillotine. On entendit crier dans les rues de Paris « la *Grande joie* du père Duchesne de voir le général Moustache (Custine) *jouer à la main chaude*, » c'est-à-dire être exécuté.

— La *Grande colère* du père Duchesne au sujet de tous les coups de chien qu'on prépare pour donner la volée à la nichée de hiboux du Temple et pour empêcher la Convention nationale de s'assembler. Sa *Grande joie* de voir arriver de tous les départements les braves bougres qui vont faire le procès du cornard Capet, et l'envoyer à la guillotine avec la louve autrichienne.

— *Bonjour, bonne œuvre*, ou le bouquet de Louis le Traître, ci-devant roi des Français. *Grand jugement* du père Duchesne, qui condamne le scélérat à être raccourci avec l'infâme Antoinette et toutes les bêtes féroces de la ménagerie, pour avoir voulu mettre la France à feu et à sang et faire égorger les citoyens.

— La *Grande colère* du père Duchesne de voir que l'on cherche midi à quatorze heures pour juger la tigresse autrichienne... Ses *bons avis* aux braves sans-culottes d'être sur pied pour donner la chasse aux muscadins déguisés et aux fausses poissardes qui se disposent à crier grâce quand la guenon paraîtra dans le vis-à-vis de maître Sanson. »

Certes, quelque coupables que fussent Louis XVI et Marie-Antoinette, on ne saurait justifier de tels outrages contre des ennemis abattus. Hébert poursuivit avec la même furie les girondins vaincus, et l'on peut dire qu'il contribua à les pousser à l'échafaud, tout comme Camille, d'ailleurs, en son langage athénien. En ce temps de guerre acharnée, la violence était à l'ordre du jour dans tous les partis, et les plus modérés étaient terroristes autant que les ultras; seulement, ils l'étaient dans un autre sens : c'est une remarque que les historiens ont presque toujours négligé de faire.

« Eh bien, dit M. Eugène Hatin, qu'on ne suspectera pas d'hébertisme, au milieu de tout cela, faut-il le dire? Hébert a du talent! Surmontez le dégoût qu'il inspire, osez vaincre ce frémissement qu'on éprouve au contact d'un reptile hideux, et vous lui trouverez des qualités de style, une manière de s'exprimer vive et nette, des phrases originales et pittoresques, des rapprochements imprévus et ingénieux. A travers toutes ces férocités, qui ont rendu le nom d'Hébert exécrable, on rencontre des pages pleines de sens et de raison. Sa mise était aussi soignée, ses manières aussi polies, que son style était cynique, dévergondé; il était, enfin, tout l'opposé de ce que l'on supposerait d'après ses écrits. »

Le fameux publiciste était, en effet, un homme aussi distingué par les manières que par les mœurs et le talent (v. HÉBERT). De là le quatrain si connu :

Sur mon journal une horrible figure
Me présentait en perruque de crin;
Mais, en effet, j'étais un muscadin,
Et seulement sans-culotte en peinture.

Mais nous n'avons à nous occuper ici que de son journal. M. Hatin a cité, dans son *Histoire de la presse*, quelques fragments de ces *pages pleines de sens et de raison* qu'il signale dans le *Père Duchesne*. On pourrait multiplier ces extraits; mais notre cadre ne nous permet pas de prodiguer les citations, et nous devons nous borner à quelques fragments. Nous avons signalé déjà l'énergie avec laquelle le vieux marchand de fourneaux poursuivait les tripots et les maisons de jeu, une des hontes de l'ancien régime, qui semblait vouloir se perpétuer dans la Révolution. Il n'attaque pas avec moins de vigueur l'ignorance :

« La *Grande colère* du père Duchesne de voir que l'instruction publique ne va que d'une aile, et qu'il existe des accapareurs d'esprit qui ne veulent pas que le peuple soit instruit, afin que les gueux continuent de porter la besace. Ses *bons avis* à toutes les sociétés populaires pour qu'elles donnent le grand coup de collier à l'instruction des sans-culottes, afin d'écraser une bonne fois le fanatisme et la tyrannie.

» Le plus grand malheur de l'homme, c'est l'ignorance, foutre! elle est la cause de presque toutes les sottises et de tous les crimes qui se commettent sur la terre. C'est elle, foutre! qui a engendré tous les maux qui nous affligent. Le despotisme est son ouvrage, le fanatisme est son chef-d'œuvre; car, foutre! si les hommes avaient eu le sens commun, jamais ils n'auraient été dupes des tours de gibecière des charlatans à calotte, et ils ne se seraient pas laissé lier, garrotter et museler pendant tant de siècles par des faquins qui osent s'intituler princes, rois, empereurs. Le premier qui fut prêtre fut un bougre un peu plus dégoisé que les sauvages avec lesquels il vivait. Il avait remarqué que son chat se frottait le museau ou que son âne remuait l'oreille toutes les fois que le temps devait changer. Tout fier d'avoir fait cette grande découverte, il s'en servit pour tromper les autres et pour les voler, en leur disant que le Père éternel, ou même le diable, lui soufflait dans l'oreille pour lui annoncer la pluie ou le beau temps. Comme on sait qu'il n'y a que le premier pas qui coûte, l'imposteur, après avoir une fois trouvé des dupes, imagina d'autres sornettes pour embêter les sots qui l'écoutaient. Il se joignit ensuite à d'autres fourbes qui lui servirent de paillasses, et qui imaginèrent d'autres tours de force pour jeter de la poudre aux yeux. Voilà, foutre! la véritable origine du métier de calotin, qui est devenu si bon pour ceux qui l'exerçaient, et si funeste pour les peuples qui se sont laissé gourer par ces bateleurs. C'est donc, foutre! parce que de pauvres badauds, qui ne savaient ni A ni B, n'avaient pas examiné pourquoi les chats se grattaient, c'est parce qu'ils ne savaient pas toute la science qu'il y a dans les oreilles d'un âne, qu'ils ont eu des prêtres, et que le chancre du fanatisme a si longtemps rongé l'espèce humaine.

» Si on veut également remonter au premier roi, on trouvera un brigand farouche et cruel, un véritable chouan qui n'a eu d'autre mérite que d'avoir une crinière plus longue et plus noire que celle des autres sauvages, et de savoir jouer du bâton à deux bouts. Voilà, foutre! le premier sceptre qui a existé sur la terre...

» Les tyrans, qui savent bien que leur pouvoir est fondé sur l'ignorance, ont grand soin de l'entretenir; car il ne faut qu'un souffle de la raison pour renverser tous leurs châteaux de cartes. Ils protégent la superstition, parce qu'elle abrutit l'homme et lui ôte son courage et son énergie.

» Il faut donc, foutre! que tous les bougres qui ont du sang dans les veines et qui savent aussi que la raison est la botte secrète pour tuer la tyrannie, ne cessent de prêcher la raison; il faut donc, si on veut sincèrement établir la liberté, combattre, étouffer les préjugés, il faut instruire tous les hommes; car, foutre! si nous continuons de laisser toujours les œufs dans le même panier, c'est-à-dire si les sans-culottes ne peuvent se procurer autant d'instruction que les riches, bientôt ils redeviendront esclaves; il y aura bientôt un accaparement de science, et les gueux porteront toujours la besace.

» Ah! foutre! si l'Assemblée constituante avait joué beau jeu bel argent; si elle avait été de bonne foi comme la Convention, les écoles primaires seraient établies depuis quatre ans, et il n'y aurait pas un seul sans-culotte, dans toute l'étendue de la République, qui ne sût lire et écrire. Nous ne serions pas à la merci des gens de loi et des calotins, qui occupent toutes les places, et qui feront la pluie et le beau temps jusqu'à ce que les sans-culottes soient instruits. Pour réparer le temps perdu et pour écraser une bonne fois toutes les vermines de l'ancien régime, je voudrais que tous les amis de la liberté se réunissent pour donner un grand coup de collier à l'instruction publique.

» Sociétés patriotiques, quelle belle tâche je vous propose! Désignez tous les hommes purs et éclairés pour remplir les places dans les écoles primaires; chargez-vous vous-mêmes d'instruire les sans-culottes, et ouvrez, toutes les décades, des cours d'instruction pour les pauvres; donnez des prix à ceux qui composeront les meilleurs ouvrages pour cette instruction, et pour les livres élémentaires que la Convention a décrétés; obligez chacun de vos membres à payer le tribut qu'il doit à la patrie. Quand tous les hommes qui savent penser et écrire auront couché leurs idées sur le papier, vous ramasserez tout ce que vous trouverez de bon. C'est vous, foutre! qui avez fondé la liberté; mais ce n'est pas assez, vous devez nous apprendre à la conserver. Délivrez-nous donc du mensonge et de l'ignorance, et vous donnerez le coup de grâce à toute espèce de tyrannie.

» ... Ce n'est qu'avec des lois sévères, et surtout par l'éducation, que l'on corrigera les vices et que les bonnes mœurs s'établiront; mais attendons peu de ceux qui ont sucé le lait du despotisme et qui ont croupi dans l'esclavage. Les hommes sont comme les arbres : celui qui a été planté par un bon cultivateur, qui a été greffé à temps, dont les rameaux ont été émondés, dont une main salutaire a

éloigné toutes les plantes vénéneuses ou parasites qui auraient dévoré sa séve, croît à vue d'œil et rapporte bientôt d'excellents fruits; mais le triste sauvageon qui se trouve jeté au hasard sur une terre aride et qui est abandonné à lui-même est étouffé par les épines; les chenilles le dépouillent de sa verdure, et il dessèche sans rien produire. »

Suit un plan d'instruction nationale et diverses recommandations dont nous donnerons les dernières :

« ... En formant le cœur et l'esprit de nos enfants, habituons-les au travail; qu'ils apprennent à supporter la fatigue, à endurer le froid et le chaud; que leurs bras s'exercent au maniement des armes pour défendre leur patrie et purger la terre de tous les rois et de tous les monstres qui ne veulent pas le bonheur de l'humanité. Quels hommes nous aurons dans vingt ans! C'est alors que la République s'établira sur des bases inébranlables.

» ... Courage, donc, braves montagnards! Continuez de mériter les bénédictions du peuple en rendant de bons décrets. Tandis que d'une main vous tenez la foudre pour écraser les despotes et leurs vils esclaves, tendez l'autre aux malheureux, assurez du travail à tous les citoyens, accordez des secours aux vieillards et aux infirmes, et, pour couronner votre ouvrage, organisez promptement l'instruction publique; ce sera là votre chef-d'œuvre; car, sans instruction, pas de liberté. »

Enfin, donnons une dernière citation, ne fût-ce que pour montrer que le *Père Duchesne* contient autre chose que des cris de fureur et d'odieuses excitations :

« ... Je vois la République telle qu'elle sera. Les sans-culottes ne font plus qu'une seule famille; ils ne connaissent plus que la sainte égalité. Les talents, les vertus sont récompensés; la vieillesse est honorée. On ne voit plus de riches insolents, mais aussi la misère a disparu. Le faible est protégé, l'infirme secouru et servi par ses frères. Plus de haine, plus de procès; tous les citoyens respectent les lois. Il n'est plus de culte que celui de la raison. La première idole, c'est la liberté. Les campagnes, mieux cultivées, sont plus fertiles. Les villes s'embellissent et deviennent plus peuplées. Partout se retrace l'image du bonheur. Les hommes libres de tous les pays accourent pour contempler un si beau spectacle, et toutes les nations imitent l'exemple des Français. Tous les trônes des brigands sont renversés, tous les peuples sont enfin libres. Ils jurent paix et éternelle amitié à la nation généreuse qui a brisé leurs fers.

» ... Ah! quel beau jour! un temps viendra, je l'espère, où tous les peuples de la terre, après avoir exterminé leurs tyrans, ne formeront qu'une seule famille de frères. Peut-être un jour verra-t-on des Turcs, des Russes, des Français, des Anglais, des Allemands, réunis dans le même sénat et former une grande Convention... Commençons à établir chez nous cette liberté. Lorsque les autres nations verront les fruits qu'elle aura produits; lorsque, sous des lois sages, nous serons tous heureux, alors les hommes qui auront un peu de sang dans les veines chercheront à nous imiter, et nous donnerons un coup d'épaule à ceux qui voudront sortir de l'esclavage... »

Le *Père Duchesne* se compose de 385 numéros, non compris la série non numérotée qui a paru en 1790. Il cessa naturellement de paraître après l'exécution d'Hébert et de ses amis (mars 1794). Chaque numéro est de 8 pages in-8°. Pendant sa publication et plus tard, il a paru un grand nombre de contrefaçons qui sont également fort rares, mais d'ailleurs peu recherchées. C'est même quelquefois dans ces faux *Père Duchesne* que certains écrivains ont puisé des citations qu'ils mettaient ensuite à la charge d'Hébert. Parmi ces imitations, on distingue surtout le *Père Duchesne* de la rue du Vieux-Colombier, qui était tout à fait enragé et dont il a paru environ une cinquantaine de numéros.

La feuille d'Hébert est une des plus grandes raretés bibliographiques connues. Il n'en existe pas une seule collection complète. M. de La Bédoyère, qui possédait la plus riche collection de journaux et brochures de la Révolution, est mort sans avoir pu compléter son exemplaire, auquel il manquait trois numéros. On sait que cette précieuse et célèbre collection a été acquise par la Bibliothèque nationale.

La République de 1848 a également eu son *Père Duchesne*, plagiaire qui eut aussi ses plagiaires; toutes ces feuilles furent supprimées après l'insurrection de Juin. Enfin, en 1870, a paru un *Père Duchesne* qui, après avoir subi diverses vicissitudes, continue obscurément (avril 1871) sa publication.

DUCHESNE (LA MÈRE). Nom sous lequel on désigné le type de la femme du peuple sous la Révolution.

La mère Duchesne est la vaillante compagne du père Duchesne. Elle est représentée, sur les vignettes du temps, fumant la pipe, brandissant un sabre et tenant, en même temps, la quenouille, attribut obligé de la femme républicaine. L'exergue qui accompagne la vignette trahit la pensée de l'épouse citoyenne et explique la présence de son sabre, sinon de sa pipe : *Vivre libre et mourir.*

La mère Duchesne était grande parleuse, ou pour mieux dire « forte en gueule. » Ses propos patriotiques, consignés sous forme de lettres, se vendaient deux sols le numéro. L'étrangeté de ces morceaux et leur extrême rareté nous autorisent à en faire quelques citations qui donneront une idée exacte de ce type curieux :

« Comment, mille pipes! la nation est prête à verser tout son sang pour la patrie; elle a prodigué son or, elle a fait les plus grands sacrifices; elle a étonné l'Europe par son courage et sa patience, et rien n'avance! Est-ce que nous donnons dix-huit francs par jour à chaque député pour se donner du mollet ou pour enfiler des perles? Est-ce que vous n'êtes là que pour vous escrimer à faire des phrases? Ne voyez-vous pas que le peuple languit quand vous êtes là à battre le vent? Il y en a qui ne viennent que pour digérer; ils ne sont bons qu'à se lever et à s'asseoir. Si jamais on vend de leur sueur, elle coûtera cher. Achevez donc la constitution; c'est le moyen de déjouer les projets de nos ennemis; c'est alors que nous chanterons à gorge déployée :

Ah! ça ira, ça ira, etc.

Va, quoique je ne sois guère moins ignorante que les anciens conseillers aux élections ou messieurs les élus, j'aurais des idées, en matière de politique, qui ne seraient pas chiennes, et je ferais encore la barbe à plus d'un de nos législateurs. » (*Sixième lettre de la mère Duchesne.*)

On voit le franc parler de la mère Duchesne à l'endroit des membres de l'Assemblée nationale. Voici de quelle façon elle s'applaudit de l'abolition du droit d'aînesse : « Il faut pourtant rendre justice à leur loi sur l'égalité des partages, qui est une fameuse idée. C'était surtout les femmes qui pâtissaient; ces pauvres souffre-douleurs de la société, on les dépouillait encore de leur légitime; on les condamnait à la servitude, ou bien on vous les séquestrait dans un cloître où elles passaient toute leur vie à maudire les créateurs de leurs jours. Voilà donc la coutume de Normandie au diable, avec celles qui lui ressemblent. Quelle sagesse! c'était le partage de Montgomery, tout d'un côté et rien de l'autre. Réjouissez-vous, belles filles du pays de Caux; vous n'aviez pour vous que votre bonne mine et vos attraits; mais, nom d'une pipe! ça ne pèse pas lourd dans ce temps-ci. Et les petits cadets de Normandie, de Gascogne et d'Auvergne, on ne leur laissait autrefois que la cape et l'épée; et puis, va, marche, cherche des aventures; à présent ils ont du foin dans leurs bottes; ils ne seront plus les valets de pied de leurs aînés, et leurs sœurs leurs premières servantes. »

La mère Duchesne est un peu la fille de Hébert. La mère Duchesne, femme ou sœur du fameux père Duchesne, a été hurlée dans les mêmes faubourgs, a traîné dans les mêmes ruisseaux. Ne méprisons pas toutefois absolument ces triviales figures aimées du peuple. Elles y firent descendre, elles y familiarisèrent la Révolution, et tandis que les grandes colères du père Duchesne faisaient bondir les soldats de Wattignies sur les baïonnettes prussiennes, les doléances de la mère Duchesne secouaient la torpeur du bas peuple des villes et lui inspiraient la préoccupation de ses droits et le souci de ses devoirs politiques.

Il a paru sous le nom de la mère Duchesne les deux publications suivantes : *Lettres bougrement patriotiques de la mère Duchesne* (1791, 18 n^{os} de 8 pages in-8°). Ces lettres ont été attribuées à Hébert par les principaux bibliographes de la Révolution, entre autres par MM. Ch. Brunet et France; la *Mère Duchesne* (3 n^{os} de 8 pages in-8°, sans date [1791]).

DUCHESNE-DUPARC (Louis-Victor), médecin français, né à Moulins-Lamarche (Orne) en 1805. Il passa son doctorat en 1834 et s'attacha d'une façon toute spéciale, sous la direction d'Alibert, à l'étude des maladies de la peau. On a de lui : *Nouveau manuel des dermatoses* (1837, in-8°); *Traité complet des gourmes chez les enfants* (1842, in-8°); *Tableau synoptique des maladies de la peau* (1843); *Examen des doctrines médicales* (1845); *Nouvelle protopalgie* (1847, in-8°); *Du traitement anticholérique* (1849); *Traité pratique des dermatoses* (1859, in-12), etc.

DUCHESNÉE s. f. (du-chè-sné — de *Duchesne*, méd. et botan. fr.). Bot. Espèce de fraisier de l'Inde.

DUCHESNIER (Claude CHESNIER-DUCHESNÉ, dit), officier vendéen, né à Saintes, mort en 1830. Il faisait partie du 3e bataillon de la Charente-Inférieure, lorsqu'il déserta pour aux passer Vendéens. Il prit part à la prise de Saumur, d'Angers, à l'expédition d'outre-Loire, se joignit ensuite aux chouans de Puisaye, devint aide de camp de Charette, qui le chargea de diverses missions, notamment d'aller demander au roi d'Angleterre de venir rétablir avec une armée les Bourbons sur le trône. Lorsqu'il revint en France, Charette avait été exécuté et l'armée vendéenne anéantie. Il se rendit alors en Espagne, revint en France après la rupture du traité d'Amiens, parcourut la Vendée pour y fomenter l'insurrection, fut condamné à mort par contumace (1805) et put néanmoins habiter la France sans être inquiété. En 1815, Duchesnier retourna en Vendée avec le titre de major général des armées royales; mais bientôt après il disparut complètement de la scène politique.

DUCHESNOIS (Catherine-Joséphine RAFIN, dite Mlle), célèbre tragédienne française, née vers 1780 à Saint-Saulve, près de Valenciennes, où son père tenait une petite auberge, morte à Paris le 8 janvier 1835. Elle vint fort jeune à Paris et reçut, grâce à sa sœur aînée, qui occupait un emploi dans la maison de Monsieur, une éducation soignée. Ayant eu occasion de voir, encore enfant, Mlle Raucourt dans le rôle de *Médée*, le goût du théâtre se révéla chez elle, et dès lors elle ne songea plus qu'aux moyens de paraître sur la scène. Sa famille s'opposa vivement à ses désirs et crut la détourner de la carrière qui faisait l'objet de son ambition en la plaçant, à son retour à Valenciennes, d'abord comme femme de chambre, puis comme demoiselle de comptoir. Mais des amateurs de la ville ayant organisé des représentations au bénéfice des pauvres, Joséphine parvint à se faire donner un rôle et représenta, à la satisfaction générale, la Paix dans une pièce de circonstance, joua Sophie, de *Robert, chef de brigands*, et se fit ensuite applaudir dans le personnage de Palmyre, de *Mahomet.* Exaltée par les louanges que lui adressèrent à cette occasion ses camarades improvisés et poussée d'ailleurs par une vocation irrésistible, elle s'enfuit de la maison paternelle et revint à Paris trouver sa sœur, qui la gronda d'abord et finit ensuite par lui pardonner; bien mieux, favorisant les projets de la fugitive, elle consentit à ce que celle-ci fût présentée au comédien Florence, espèce de factotum de la Comédie-Française, qui déclara, dans son omnipotence, que Joséphine était dénuée de toute espèce de moyens. Le hasard voulut que deux poëtes en jugeassent autrement : Vigée et Legouvé, après une simple audition, fondèrent sur elle les plus belles espérances et encouragèrent ses premiers efforts. Legouvé surtout se plut à lui donner ses leçons et se fit son protecteur. Cependant il s'agissait d'obtenir un début sur notre première scène, et cela n'était pas chose facile pour une jeune fille qui n'était élève ni du Conservatoire ni d'aucun acteur en crédit. Ce ne fut qu'avec des peines infinies et toute la patience qu'inspire aux artistes le désir d'arriver que Mlle Duchesnois obtint ce qu'elle désirait ardemment. Modestement mise, elle allait tous les soirs dans les coulisses chercher quelques marques de bienveillance, un appui quelconque, et, loin de lui en attirer, la simplicité de son costume, les traits peu avantageux de sa figure augmentaient le mauvais vouloir du plus grand nombre. On regardait avec dédain sa petite robe d'indienne, et plus d'un qui devait la flatter plus tard riait d'elle alors. Enfin, Mme de Montesson aplanit tous les obstacles, et Mlle Duchesnois débuta par ordre le 12 juillet 1802, sous les auspices de Legouvé. Elle parut dans *Phèdre*, et le succès qu'elle obtint fut si grand, que huit fois de suite elle joua ce rôle, un des plus beaux, le plus difficile peut-être du répertoire tragique et qui resta toujours son triomphe. C'est par lui qu'elle termina ses débuts le 18 novembre, et, malgré l'opposition jalouse de la plupart de ses camarades, elle fut couronnée sur la scène. On raconte qu'à cette époque, rappelée par le public, elle ne trouvait personne parmi ses nouveaux camarades pour lui donner la main. Florence seul eut d'abord ce courage, auquel il dut renoncer bientôt dans son propre intérêt, s'il faut en croire M. Ch. Maurice (*Histoire anecd. du théâtre*, t. Ier). Outre le rôle de Phèdre, Mlle Duchesnois avait abordé celui de Roxane, de *Bajazet*, ceux d'Ariane et de Didon, puis l'Hermione d'*Andromaque*, et les connaisseurs se plaisaient à la considérer dès lors comme l'espoir de la scène tragique dans l'emploi des reines et des grandes princesses. Mais l'envie ne tarda pas à attaquer l'admirable talent qui se révélait avec tant d'éclat. Des écrivains s'intéressèrent vivement à elle; d'autres, et en première ligne le critique Geoffroy, prirent parti pour une nouvelle étoile qu'on signalait depuis peu à l'horizon tragique; le public se mêla de la querelle, et la scène de la Comédie-Française devint bientôt une arène où se livrèrent avec un acharnement sans pareil les combats les plus ridicules, les plus passionnés et les plus inutiles. Les adversaires de Mlle Duchesnois réservaient tout leur encens pour une jeune actrice, qui allait, assurait-on, rivaliser avec elle et la dépasser. Annoncée à grand bruit, Mlle Georges, alors dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, débuta à la Comédie-Française, quelques jours après l'ovation faite à Mlle Duchesnois, par le rôle de Clytemnestre, dans *Iphigénie en Aulide*. Elle était élève de Mlle Raucourt et protégée par Mme Louis Bonaparte, depuis la reine Hortense. Les adulations de toutes sortes furent aussitôt prodiguées à sa splendide beauté, à sa grande intelligence, et Geoffroy accabla Mlle Duchesnois d'outrages et d'humiliations. Cette dernière n'était pas de ces femmes qu'on applaudit par cela seul qu'elles plaisent par leurs avantages physiques. « On l'applaudit, dit un ouvrage du temps, comme on se laisse entraîner par un torrent impétueux, parce qu'on ne saurait lui résister. Quoi qu'il en soit, sa figure est bien loin d'être dépourvue d'agréments; elle est au contraire noble, fière et majestueuse au théâtre; à la ville, sa physionomie est douce, intéressante et remplie de candeur. D'ailleurs sa taille est avantageuse et convient parfaitement à son emploi. » (*Annales dram.*, t. III). Mlle Georges, admirablement favorisée de la nature, douée d'une splendeur de formes dont son zélé partisan Geoffroy nous a minutieusement fait la description (v. GEORGES), séduisait dès l'abord et avant d'avoir parlé; mais parlait-elle, on devait reconnaître aussitôt que celle qu'elle prétendait détrôner avait bien plus d'âme et de chaleur, de tendresse et d'expansion; la première, reine majestueuse, vous arrachait un cri d'admiration; la seconde, princesse sensible et émue, vous arrachait des larmes. Les amis de Mlle Georges comprirent si bien cette différence qu'ils la poussèrent maladroitement à se montrer dans les rôles de Mlle Duchesnois et même dans celui de Phèdre. Cette prétention de rivaliser avec une actrice qui dès le début s'était placée au rang des plus illustres souleva contre Mlle Georges les partisans de Mlle Duchesnois, lesquels témoignèrent tumultueusement leur indignation, escaladèrent le théâtre et forcèrent les sociétaires à promettre que cette dernière jouerait, pour son admission, Aménaïde dans *Tancrède* à condition que la première jouerait *Mérope* pour la sienne. Dans les coulisses comme dans la salle, la violence avait également fait élection de domicile, et Mlle Raucourt, qui naturellement patronnait son élève, ayant été un soir accueillie par des sifflets, dans une représentation d'*Iphigénie en Aulide*, en fit remonter la responsabilité jusqu'à Mlle Duchesnois et voulut s'en venger séance tenante. Il fallut arracher de ses mains Eriphyle, qui n'était pas de force à lutter contre la colossale Clytemnestre. Après avoir cédé pendant deux mois la place à sa rivale, Mlle Duchesnois parut enfin dans le rôle d'Aménaïde, le 19 février 1803. Son triomphe fut complet. Néanmoins, il est probable que, malgré les recettes qu'elle procurait à ses ingrats camarades, malgré l'incontestable supériorité de son talent, elle aurait été vaincue dans la lutte et forcée de s'effacer devant Mlle Georges, sans l'intervention de l'impératrice Joséphine et la protection du ministre de l'instruction publique Chaptal. L'admission des deux antagonistes et une ligne de démarcation nettement tracée entre leurs emplois apaisèrent enfin ces troubles stériles. Par arrêté du préfet du palais, Mlle Duchesnois fut reçue sociétaire le 22 mars 1804. Mlle Georges, par sa fuite imprévue, ne devait pas tarder à lui laisser le champ tout à fait libre. Ajoutons pour les curieux qu'il a été fait sur ce conflit singulier un poëme en trois chants, dédié à Mlle Duchesnois et intitulé la *Guerre théâtrale* (1803). On l'a attribué à Colnet, l'auteur de l'*Art de dîner en ville.* Cependant Mlle Duchesnois avait répondu aux attaques par un redoublement de zèle, aux injures par la résignation et la patience; mais sa santé en avait été ébranlée. Stimulée par le voisinage de Talma, elle grandit encore en talent et prouva, dans *Mérope*, dans *Athalie*, dans *Clytemnestre*, qu'elle avait assez de noblesse et de puissance pour aborder les grands rôles et ne pas se renfermer exclusivement dans la sensibilité qui formait la partie supérieure de son talent. C'est ici qu'il faut déplorer que les deux plus célèbres tragédiennes de cette époque n'aient pas pu faire tourner au profit de l'art, en les réunissant, leurs admirables moyens dramatiques, qui, par cela même qu'ils étaient opposés, eussent pu se rencontrer en paix et se compléter l'un par l'autre. Malheureusement, des raisons de santé éloignèrent trop tôt Mlle Duchesnois de la scène; d'abord elle n'y parut qu'à de longs intervalles, puis ses absences se prolongèrent à ce point que le public, qui avait fini par s'y accoutumer, ne s'aperçut pas de sa retraite, qui eut lieu sans bruit en 1830. Cette même année, elle alla visiter Londres et y obtint des succès. Enfin, ses adieux définitifs au public eurent lieu en 1833, dans *Phèdre* et *Marie Stuart;* puis on n'entendit plus parler d'elle que pour apprendre sa mort, deux années plus tard; après une atroce agonie de plusieurs mois, elle succomba à une des plus cruelles maladies de son sexe. Bonne, obligeante, charitable, elle avait été payée d'ingratitude par un homme qu'elle secourut dans le malheur et consola dans l'exil, dont elle paya les dettes et qui l'abandonna pour s'attacher à sa rivale. Elle en avait eu une fille, qu'elle maria très-avantageusement. Elle a laissé aussi deux fils dont l'aîné était, à la mort de sa mère, officier de l'armée d'Afrique. Cette célèbre tragédienne n'était pas belle, nous l'avons déjà dit; mais ses yeux noirs pleins de feu donnaient une grande expression à sa physionomie; le son enchanteur de sa voix était admirablement propre à exciter la pitié et à exprimer les accents de la passion. Aussi aucune actrice n'a joué *Ariane* avec autant de vérité que Mlle Duchesnois. L'effet qu'elle avait trouvé au moment où l'héroïne apprend que sa sœur vient d'être enlevée était d'une incomparable beauté. Sa surprise, sa douleur, le subit anéantissement de son être, le regard qu'elle fixait sur le public, et ce mot de sensation intraduisible : *je tremble*, qu'accompagnait le frémissement de son corps, offraient le tableau le plus complet de ce que